

Le drame du couple dans l'oeuvre de Constantin-Weyer *

par
Paulette Collet
St. Michael's College
Université de Toronto

Dans son ouvrage sur Maurice Constantin-Weyer, Roger Motut cite un extrait d'une conférence inédite, intitulée "L'Aventure":

J'ai fait l'autre jour le recensement de ma bibliothèque et je remarquai que presque tous les romans qui ont surnagé sur l'océan des siècles sont des romans d'aventures. Dressons une liste peut-être incomplète: *l'Odyssée*, *Gargantua et Pantagruel* de Rabelais, *Don Quichotte* de Cervantes, *Gil Blas* de Lesage, *Tom Jones* de Fielding [...] Je tiens Voltaire pour le maître intégral de la prose française. Je ne crois pas me tromper en disant que ce qu'on lit encore le plus volontiers de lui, c'est *Candide*. Un conte satyrique[sic] Soit. Mais avant tout, le plus fantaisiste des romans d'aventures (Motut, 1987, p. 37)¹.

Sans doute faut-il considérer Constantin-Weyer d'abord comme un auteur de roman d'aventures. Les pages de son oeuvre qui nous restent gravées dans la mémoire sont surtout celles qui décrivent la lutte des personnages aux prises avec une nature hostile. Mais, à ces aventures, se mêle invariablement l'amour. Et si le héros part à la conquête du Nord, d'une montagne ou de la fortune, il le fait généralement pour une femme. Le voyage dans les solitudes glacées, l'ascension de la Demoiselle de la mort, la fondation d'une ville, sont des dragons que doit vaincre le jeune homme amoureux. Ce sont des rites initiatiques, au bout desquels le nouvel initié espère recevoir sa récompense: la dame de son choix.

* Communication présentée lors de la table ronde, organisée autour de l'oeuvre de Constantin-Weyer, le 2 décembre 1988, au CUSB. Quelques modifications y ont cependant été apportées.

Ainsi, la femme peut être l'inspiratrice des actes héroïques. Le désir de posséder la belle Hannah n'est pas le motif qui pousse Monge à partir pour le Grand Nord, mais le souvenir de la jeune fille le soutient et l'aide à vaincre des obstacles apparemment insurmontables. Alors qu'il traîne derrière lui le cadavre de Paul dans son linceul de glace, Hannah vient prendre Monge par la main. Il lui parle comme si elle était à ses côtés, tandis qu'il entretient le feu et lui apprend à caresser les chiens sans qu'ils la mordent: "Elle me rendait mes soins et mes pensées en m'aidant à gagner le dur combat que je livrais contre la fatigue et le froid" (Constantin-Weyer, 1928, p. 112).

C'est aussi pour gagner un peu d'argent, ce qui lui permettrait d'épouser Flora, que Jérémie Dubois accompagne Smith dans le Grand Nord (Constantin-Weyer, 1921). Quant à Robert Everard, il subit une initiation d'un autre genre, car pour satisfaire les goûts luxueux de la star, Grace Hobbes, le profit que peut rapporter la vente de quelques fourrures ne suffirait pas. Robert se fait entrepreneur et fonde une ville pour conquérir sa belle qui, "par la difficulté de la victoire, [...] devenait désirable entre toutes" (Constantin-Weyer, 1933b, p. 150). "Il la méprisait, il l'exécrait même. Cependant, elle l'aidait à persévérer" (Constantin-Weyer, 1933b, p. 159).

Victoire, conquête! les mots reviennent constamment sous la plume du romancier lorsqu'il s'agit des rapports entre l'homme et la femme. Les pages où Constantin-Weyer décrit les combats entre mâles, depuis ceux des insectes et des oiseaux jusqu'à ceux des loups et des originaux, sont parmi les plus réussies de son oeuvre. Les grives luttent avec modération: il suffit que quelques plumes volent et le vaincu s'en va chercher fortune ailleurs (Constantin-Weyer, 1929, p. 53). Mais les pluviers se battent "avec une brutalité d'apaches", tandis que "la femelle, pâmée d'aise à la vue du combat, attend [...] avec impatience le bon vouloir du vainqueur" (Constantin-Weyer, 1929, p. 42). Chez les grands mammifères, la lutte est plus féroce, se terminant fréquemment par la mort d'un des adversaires (Constantin-Weyer, 1924, p. 27). Quant aux hommes, sous le vernis de la civilisation, ils ont conservé bien vivant le désir de conquérir par la lutte. Parfois, l'amoureux se contente de montrer sa supériorité en accomplissant un exploit. Ainsi, Monge espère qu'Hannah le choisira parce qu'il est mieux à même qu'Archer de dompter un rouan (Constantin-Weyer, 1928, p. 41). Mais le plus souvent, les rivaux en viennent aux coups. Il n'est pas

nécessaire d'être amoureux pour se battre pour une femme car, "Partout où il y a des filles et de l'alcool, il est naturel que la jeunesse se batte" (Constantin-Weyer, 1931, p. 144). "Une femme seule dans un endroit comme ici et deux hommes sans femme en plus de son mari, ça doit faire du vilain...", déclare le perspicace capitaine du vaisseau qui vient ravitailler le poste de la Longue Année (Constantin-Weyer, 1934, p. 23). En effet, dès l'arrivée de Ragnar et de son mari, entre Spenlow, sergent de la police montée, et Lengrand, facteur du poste, "la guerre [est] déclarée", tout amis qu'ils puissent être (Constantin-Weyer, 1934). D'ailleurs, l'amour qui s'obtient sans lutte préalable ne procure pas de véritable satisfaction. Ainsi, le narrateur de *La Nuit de Magdalena* n'éprouve qu'une joie médiocre à la pensée de posséder Clara car, avant de mourir, le mari de la jeune femme a tenté de la rapprocher du narrateur:

[...] cette pensée même que c'est de lui que je tiendrais Clara? Combien cela satisfait peu le profond instinct de lutte, de maîtrise et de conquête qui est au cœur de l'homme. Comment Clara serait-elle vraiment mienne si ce n'était par la surprise et par le rapt (Constantin-Weyer, 1938, p. 166).

Le besoin d'éclipser un rival pour se mériter une compagne ne se résume pas toujours à faire parade de ses muscles ou à se battre à coups de poings. Parfois il faut tuer "L'Amour et la Mort, ces deux jumeaux", déclare Monge (Constantin-Weyer, 1933, p. 164), et dans *Clairière*, le narrateur parle de "ce double rythme de l'Amour et de la Mort" (Constantin-Weyer, 1929, p. 69), tandis qu'il associe le bruit de branches froissées par les animaux sauvages à la grande course vers l'amour ou vers la mort. Les pages où est décrite la mort de l'original, blessé par un mâle plus jeune qui pourrait être son fils, sont sans doute parmi les plus belles de l'oeuvre de Constantin-Weyer (1927, p. 20-30). Les hommes aussi tuent, ou tentent de tuer, souvent de façon moins franche que les bêtes. Il n'est pas étonnant que le pic que cherche à franchir Vibert s'appelle la Demoiselle de la mort, car la femme est porteuse de mort: "Qui donne la vie, donne la mort", déclare encore le narrateur de *Clairière* (Constantin-Weyer, 1929, p. 49). C'est d'ailleurs après avoir gravi cette montagne que Vibert tentera de tuer son rival (Constantin-Weyer, 1936a, p. 218-229). Dans *Un sourire dans la tempête*, Lengrand et Spenlow, égarés dans les Rocheuses, se livrent une lutte à mort – étrange combat où se mêlent grandeur d'âme et barbarie et dont la belle Ragnar est l'enjeu. Le moins résistant devra disparaître dans

la nuit pour permettre au plus fort et à Ragnar de survivre. Napoléon est tué par un rival qui lui tire dans le dos (Constantin-Weyer, 1931, p. 171-172), tandis que Robert Shaw abat l'amant de sa femme à coups de revolver (Constantin-Weyer, 1936b). Quant à Monge, il échappe de justesse à la balle d'Archer à qui il vient d'expliquer les mystères de la Nature, "un monde qui ne vit que par le meurtre et l'amour" (Constantin-Weyer, 1928, p. 175). Et lorsque, plus tard, il se lance à la poursuite d'Archer et de l'infidèle Hannah, il rêve de livrer à l'Irlandais un combat mortel:

[...] quand je l'aurais tué ... oui tué (je me répétais le mot avec une joie barbare), j'emmènerais comme mon bien reconquis cette femme, dont la destinée désormais serait d'être soumise à ma volonté (Constantin-Weyer, 1928, p. 219).

Chez les Métis, les amours ne sont pas moins cruelles. Charlie Leslie tire sur Jérémie Dubois parce que Flora lui préfère ce dernier (Constantin-Weyer, 1921, p. 228-229) et Joe Ouellette tue le Sioux à qui il a pourtant ravi son épouse, réduisant ainsi à néant les efforts de Riel et du Loup pour mettre fin à la guerre (Constantin-Weyer, 1921, p. 32-33).

Mais il ne suffit pas de vaincre le rival, il faut encore vaincre la femme. "J'avais gagné la partie contre la mort, et je gagnerais encore la partie contre la femme", déclare Monge (Constantin-Weyer, 1928, p. 115). Le "contre" est ici significatif, car l'homme et la femme sont essentiellement ennemis. La femme, comme la femelle, peut elle-même détruire le mâle. L'auteur évoque plusieurs fois dans son oeuvre les tragiques amours du brochet que la femelle réussit souvent à dévorer dès qu'il a fertilisé ses oeufs (Constantin-Weyer, 1932, p. 48-49)². Tout jeune homme, Constantin-Weyer a été frappé par les noces sanglantes de la mante religieuse qui dévore le mâle fluet (Constantin-Weyer, 1932, p. 61-64). Chez les humains, il existe aussi des femelles qui dévorent un mâle trop faible ou trop naïf pour se défendre. Ainsi, le danseur rouge, peu accoutumé aux ruses des civilisés, se ruine pour une Margot qui l'abandonne lorsqu'il n'a plus le sou (Constantin-Weyer, 1931, p. 175-216). N'est-elle pas dévoratrice aussi cette Magd dont les goûts luxueux poussent Paul Durand à partir pour le Grand Nord afin de pouvoir lui offrir plus de confort à son retour. Paul ne reviendra pas de ce voyage, "vaincu non seulement par la Mort, mais encore un vaincu de l'Amour" (Constantin-Weyer, 1928, p. 114). Vaincu par la femme, car alors qu'il se meurt loin

d'elle, Magd lui a déjà trouvé un remplaçant. Monge, abandonné par Hannah, se déclare "vaincu par une ruse tellement douce qu'il [ne] s'en [est] pas aperçu" (Constantin-Weyer, 1928, p. 183). Quant à la belle Madame Hamarstynne, ce sont ses élans passionnés qui empêchent Riel de gracier Scott et qui, ainsi, causeront indirectement la mort du chef métis (Constantin-Weyer, 1925). Et que dire de l'Allemande Hertha dont la trahison envoie au fond de la mer un vaisseau et tout son équipage (Constantin-Weyer, 1946a).

Au drame de la conquête, succède le drame du mariage. Drame moins sanglant peut-être, mais drame tout de même. On trouve, chez Constantin-Weyer, quelques couples qui paraissent heureux; mais dans cette oeuvre volumineuse, on peut les compter sur les doigts d'une main. Il y a, par exemple, Jean-Baptiste et sa femme; cependant, ils en sont au début du mariage et Ubaldine est un modèle de courage et d'abnégation (Constantin-Weyer, 1924, p. 87-124); il y a aussi le couple indien, la Lune et le Soleil (Constantin-Weyer, 1927, p. 97-126). De toute façon, mieux valent encore les querelles qu'une vie en apparence paisible, mais sans passion. Ainsi, les Graham ont vécu:

Cinquante ans de ménage! Pas un jour, peut-être, sans une dispute, et cependant, tout de même, de part et d'autre, un grand amour... [...] mieux valait s'aimer avec passion et se jeter les plats à la tête que vivre côte à côte sans disputes, ni passion (Constantin-Weyer, 1946b, p. 112).

C'est là le drame de Maud et de son premier époux, Ronald Shelby, dans *La Chanson d'Ingrid*. Mari parfait, Ronald est un mauvais amant, un puritain qui fait l'amour comme on fait un pensum, qui y prend peut-être du plaisir, mais qui ignore l'art d'en donner. C'est pourquoi Maud l'a quitté et s'est choisi un second mari moins vertueux, sans doute, mais plus fougueux, avec qui elle se querelle fréquemment pour avoir ensuite la joie de la réconciliation sur l'oreiller, "la volupté et la camaraderie" étant, selon le narrateur "les deux facteurs essentiels de l'amour" (Constantin-Weyer, 1946b, p. 360-361, 344). Malheureusement, cette volupté et cette camaraderie font bien souvent défaut dans les rapports entre les couples. En général, qu'il s'agisse de Français, de Métis ou d'Américains, qu'ils vivent dans l'aisance ou la pauvreté, les gens mariés semblent être universellement et profondément malheureux. Chez les Everard, la vie est un enfer. Monsieur Everard est un tyran qui paralyse son entourage. Le riche Havrais ne

donne à sa femme que le strict nécessaire et contrôle les dépenses du ménage (Constantin-Weyer, 1933b, p. 116). Il reproche à son épouse ce qu'il considère les défauts de leurs enfants et a l'audace de lui dire: "Nous les faisons, vous nous les gâtez" (Constantin-Weyer, 1933b, p. 19). Robert Everard a de si mauvais souvenirs de l'atmosphère familiale qu'il ne peut envisager le mariage avec une Havraise de la bourgeoisie (Constantin-Weyer, 1933b, p. 174-176).

On serait tenté de considérer les Larsen, les savants de *La nuit de Magdalena*, comme un couple idéal. Lorsque le narrateur s'étonne de la liberté dont jouit Clara et conseille à Ejnar, qui voudrait que sa femme quittât Magdalena Bay, d'"user de son autorité maritale", le jeune homme rétorque:

Ma femme est libre, absolument libre. Il n'y a entre nous qu'amour et confiance. Cet amour et cette confiance peuvent se retirer du jour au lendemain. Celui qui ne sera plus aimé devra en prendre courageusement son parti (Constantin-Weyer, 1938, p. 53-54).

Mais la liberté ne garantit pas non plus le bonheur. Ejnar mourra avant d'apprendre – ou en voulant ignorer – qu'il n'est plus aimé.

Du moins, la bourgeoise ne manque pas du nécessaire et, si elle est privée de tendresse, elle est rarement battue. Dans les ménages métis, l'alcool est le grand ennemi. Le vieux Lespérance boit l'argent destiné à l'achat de la farine et du sucre (Constantin-Weyer, 1921, p. 80). Le père de Napoléon, Jérémie La Ronde, "fin connaisseur de mauvais whisky" (Constantin-Weyer, 1931, p. 42), boit tout ce qu'il gagne et prive ainsi sa famille de nourriture. Celui de Frank La Grue "a bu tout l'argent, la belle argent [...] Rien à manger dans la maison [...] Des coups comme s'il en pleuvait... On l'a «toughée» et «roughée» la dure, nous aut!" (Constantin-Weyer, 1933b, p. 108).

Frank marche sur les traces de son père, mais heureusement, il n'a ni épouse, ni enfants qui souffrent de son ivrognerie. Les Métis ne sont d'ailleurs pas les seuls à cultiver un faible pour le whisky. L'alcool tue le Norvégien Olaf Jacobson, alors qu'il n'a pas quarante ans; mais sa famille est peut-être plus à l'aise sans un père qui buvait l'argent du ménage (Constantin-Weyer, 1946b, p. 62-63). L'Irlandaise Judy Jones souhaiterait pour sa mère "que [son] père pût demeurer un an sans s'enivrer" (Constantin-Weyer, 1931, p. 124). Le Breton Dacquet roue régulièrement sa femme de coups lorsqu'il

abuse de la bouteille (Constantin-Weyer, 1933b, p. 36). Même Jean-Baptiste boit un peu trop quand l'occasion s'en présente (Constantin-Weyer, 1924).

À l'ivrognerie, vient se joindre la paresse. Peut-être en est-elle souvent la conséquence, car il faut bien cuver son vin. Jérémie La Ronde ne travaille guère; il est censé garder les troupeaux des fermiers de la région, mais il préfère confier cette tâche à son fils aîné, Hormidas. "Le plus souvent, il restait tout le jour à jouer du violon et à faire danser les petits" (Constantin-Weyer, 1931, p. 42). Lorsque Jean-Baptiste et Ubaldine arrivent chez Gladieu à l'improviste, la Québécoise est toute surprise de trouver Gladieu couché et le croit malade. Mais non! Il a envoyé ses deux aînés (treize et onze ans) dans le bois, parce que, "à leur âge, on peut bien travailler pour les parents" (Constantin-Weyer, 1924, p. 109-111). Lui, il fait danser les jeunes; mais pour ne pas se fatiguer, il trouve moyen de jouer du violon couché.

Il n'est pas surprenant que certaines femmes deviennent laides, amères et grincheuses. Ajoutons qu'elles ont généralement une trop nombreuse progéniture dont il faut qu'elles s'occupent. Chez La Grue, il y avait quatorze enfants. "La bonne femme en est crevée", dit Frank La Grue (Constantin-Weyer, 1933b, p. 108). Le docteur Graham a beau conseiller à ses patientes, pauvres et déjà chargées d'une famille nombreuse, de renoncer à avoir d'autres enfants. On préfère écouter le curé qui affirme qu'il faut céder au mari et accepter les risques, y compris celui de perdre la vie (Constantin-Weyer, 1946b, p. 113-114)³. Mais même dans les ménages où les enfants sont peu nombreux, comme chez les Lespérance, l'harmonie ne règne guère. La vieille Lespérance, surnommée le Grand Serpent, est une vraie virago; toutefois, mariée à un ivrogne paresseux, n'a-t-elle pas quelque excuse? (Constantin-Weyer, 1921) Quant à la mère Serraz, dans *La Demoiselle de la mort*, "elle est un peu bourrique", déclare son mari, et elle s'empresse de serrer l'argent que le guide a gagné pour l'empêcher d'aller le boire au cabaret (Constantin-Weyer, 1936a, p. 23-30). Cette maîtresse femme tient tête à un époux qu'elle ne connaît sans doute que trop bien. L'union libre ne garantit pas non plus qu'une compagne sera toujours aimante. Nous ne voyons pas la maîtresse de Marc, l'ami peintre du narrateur, dans "...Nisi serenas". Mais cette femme qui lui sert de domestique le jour, le chasse de la chambre à coucher et le brutalise. Pourtant, Marc ne peut se passer

d'elle. "Il est bien dur de vivre seul! déclare-t-il. Mais vivre avec un chameau, cela aussi est pénible" (Constantin-Weyer, 1927, p. 155-156). Et Marc, tout penaud, va rejoindre le chameau.

Si les unions entre gens d'une même race sont si rarement heureuses, celles de deux êtres de races, de nationalités et de cultures différentes sont encore plus désastreuses:

[...] quand un blanc et une femme rouge, esquimaude, ou métisse s'unissent, un drame naît dans leur vie. Ils ont vite fait de s'apercevoir qu'ils ne se comprennent pas. Les mots n'ont pas le même sens pour l'un que pour l'autre. Ils interprètent même différemment le silence [...] Ils sont déçus. Ils sont amers. Leur amour est pétri de haine. Ils ont ensemble des rapports d'esclave à maître. Enfin ils se méprisent mutuellement (Constantin-Weyer, 1934, p. 14).

Donatien Frémont, qui a tendance à confondre narrateur et auteur, affirme que Constantin-Weyer s'est inspiré de son propre mariage avec la métisse Dina Proulx lorsqu'il a écrit *Un homme se penche sur son passé* (Frémont, 1932, p. 32). Sans aller jusque-là, on peut tout de même supposer que le romancier prête à ses héros certains de ses sentiments et que ses ouvrages reflètent sa vision du monde. Et il est clair que dans cet univers, les mariages entre gens d'ethnie différente sont voués à l'échec. Même un Lorrain et une Provençale d'origine italienne ne peuvent s'entendre (Constantin-Weyer, 1933a). Dès les premiers jours du mariage, Monge, le Franc, se rend compte de toutes les dissonances qui existent dans son union avec Hannah, fille de l'Irlande (Constantin-Weyer, 1928, p. 153). Il déplore l'absence de coquetterie chez sa femme; elle lui reproche ses livres – pornographiques, bien sûr, puisqu'ils sont français – et le fait que, parfois il la délaisse pour aller à la chasse (Constantin-Weyer, 1928, p. 153-160)⁴. Lui trouve chez elle "le goût de la Mort", "le goût du Néant qui transparaisait dans [ses] baisers mêmes", tandis qu'au contraire, il ne rêve que d'action: "Agir! agir! agir! me remuer beaucoup" (Constantin-Weyer, 1928, p. 153-154). La naissance de Baby Lucy, au lieu de les rapprocher, contribue encore à leur mésentente. Jaloux l'un de l'autre, ils deviennent "ennemis à cause d'un sourire" de l'enfant (Constantin-Weyer, 1928, p. 164). Lorsque Hannah quitte son mari, c'est pour retourner à l'homme de sa race. "C'était humain, tristement humain", déclare philosophiquement Monge (Constantin-Weyer, 1928, p. 186). Rien d'étonnant donc à ce que la Nausicaa du Mackensie préfère à un

Français le Caribou, un homme de sa race, de sa tribu, son propre cousin (Constantin-Weyer, 1927), ni à ce que Jacqueline Bert, au cours d'un tragique voyage à travers les Rocheuses tombe amoureuse de Louis Walferdin, le guide, Français comme elle (Constantin-Weyer, 1936b), ni à ce que Suzanne, de sang italien, délaisse un époux lorrain pour Rimondetto, Italien, lui aussi (Constantin-Weyer, 1933a).

La fidélité est d'ailleurs très rare chez tous les couples, qu'ils soient ou non de la même race. Le père de Nausicaa est surpris d'entendre son gendre se plaindre des trahisons de sa jeune épouse. "Ça n'a vraiment aucune importance, affirme-t-il. Moi aussi, j'ai été *aidé*, bien des fois, avec ma femme. Elle n'en fait pas moins une bonne cuisine" (Constantin-Weyer, 1927, p. 91). Remarquons que ce sont surtout les femmes qui sont infidèles. Même la soi-disant vertueuse Madame Hamarstyne ne résiste pas à la tentation lorsque celle-ci se présente sous la forme du beau Louis Riel; c'est même elle qui fait les avances (Constantin-Weyer, 1925). Quant aux absents, ils ont toujours tort. "Loin des yeux, loin du coeur", semble être une règle infaillible. À peine Paul Durand a-t-il fait ses adieux que Magd lui trouve un remplaçant, tandis que Flora L'espérance n'oppose qu'une résistance bien faible aux avances de Charlie Leslie lorsque Jérémie, son fiancé, part pour le Nord (Constantin-Weyer, 1921). La star Grace Hobbes prédit les risques que courra Robert Everard s'il l'épouse: "Six mois, un an de mariage. Après quoi, je suppose que les joies de l'amour ne sont pas inépuisables, je vous laisserais tomber. On divorce aux États-Unis" (Constantin-Weyer, 1933b, p. 147).

Robert n'a d'ailleurs pas de chance. Il ne rencontre que des femmes bestiales ou vénales. "Il faut beaucoup d'argent à toutes les femmes", dit encore Grace (Constantin-Weyer, 1933b). Mais la fidélité ne s'achète pas: la femme du millionnaire Robert Shaw s'offre un gigolo (Constantin-Weyer, 1936b).

Il y a tout de même des femmes fidèles, mais c'est un état qui paraît leur peser. Si Clara Larsen, Ragnar Mercier, Jacqueline Bert (Constantin-Weyer, 1934, 1936b, 1938) ne trahissent pas un homme qu'elles ont cessé d'aimer, c'est uniquement par pitié. Quant à Maud Van Geen Vroom, c'est avec une autre femme qu'elle est tentée de tromper son mari (Constantin-Weyer, 1946b, p. 313).

La femme, heureusement! n'a tout de même pas le monopole de l'infidélité. Cornelius Van Geen Vroom n'évite l'adultère que

grâce à un hasard. Il commet d'ailleurs un «adultère moral» chaque soir (Constantin-Weyer, 1946b, p. 344-345). Marie Riel a beau être une excellente épouse et une bonne mère, cela n'empêche pas son mari de courir les jupons – ce qui fait verser bien des larmes à Marie (Constantin-Weyer, 1921, p. 32, 95). Charlie Leslie se désintéresse de Flora Lespérance dès qu'il lui est fiancé: il rêve déjà de ses prochaines conquêtes (Constantin-Weyer, 1921, p. 199). Les Anglais et les Américains ne sont pas non plus des paragons de vertu. Le riche *rancher*, Fitzgerald, tombe amoureux de la star Grace Hobbes. "Monsieur est fou d'elle, comme une bête mâle après une bête femelle", affirme la bonne Mary qui observe tout ce qui se passe dans la maison (Constantin-Weyer, 1933b, p. 100). Quant à Christopher Sly, mari de Grace, il la quitte pour une des meilleures amies de celle-ci.

Mais, somme toute, les personnages masculins semblent moins sujets aux tentations de la chair que les "faibles femmes". Sans doute ont-ils d'autres chats à fouetter! Si on fait le bilan des oeuvres de Constantin-Weyer, on doit bien avouer que les personnages féminins velléitaires ou veules y sont légion. Dans cet oeuvre, où le narrateur est souvent le personnage principal et est toujours un homme, les femmes ne jouent qu'un rôle restreint: elles peuvent inspirer l'homme, mais c'est lui qui accomplit les exploits. La femme n'est que le repos du guerrier. Sa place est, non pas à côté de son compagnon, mais à ses pieds. Parlant de l'âme du Nord et de Montréal, Marie Le Franc écrivait: la femme n'était là, comme ailleurs, que la douce forme argentée couchée sur la stèle, le motif répété à l'infini, en bas-relief, l'arabesque à peine indiquée (Le Franc, 1978, p. 25).

Cette remarque pourrait s'appliquer aux ouvrages de Constantin-Weyer, où sont prônées la force physique et la volonté, qualités généralement tenues – peut-être à tort – pour masculines. Notons en passant que Constantin-Weyer et Marie Le Franc écrivent leurs meilleures oeuvres pendant l'entre-deux-guerres, époque où l'on considère généralement la femme comme un être charmant, certes, mais instable, imprévisible, inférieur à l'homme intellectuellement. Les narrateurs de Maurice Constantin-Weyer ne font qu'affirmer ce que pensent la majorité de leurs contemporains. D'ailleurs, ce n'est pas le savant que le narrateur admire chez Clara Larsen; au contraire:

J'étais toujours choqué de la voir consulter l'anémomètre, le baromètre, le thermomètre, déclare-t-il. Ses mains me paraissaient plus belles lorsqu'elles maniaient la queue de la casserole (Constantin-Weyer, 1938, p. 100).

Et lorsque cette femme s'institue sa cuisinière, "sa servante", il exulte:

La douceur du mot "servante" résonnait profondément en moi. Tout ce qu'il y avait de véritablement féminin en Clara se dévouait à l'homme, suivant une étrange et mystérieuse loi naturelle. Et cet homme, c'était moi (Constantin-Weyer, 1938, p. 152).

Dans *The Feminine Mystique*, Betty Friedan déclare: "The [...] image of woman as housewife-mother has been largely created by writers and editors who were men" (Friedan, 1963, p. 47).

Constantin-Weyer est de ces hommes-là. Il n'est pas étonnant qu'avec la conception qu'il se fait du rôle de la femme, conception que partage la majorité de ses personnages masculins, le bonheur du couple soit problématique.

NOTES

1. Voir aussi la préface de Constantin-Weyer (1933b).
2. Voir aussi Constantin-Weyer (1927, p. 35-38; 1928, p. 156).
3. Constantin-Weyer revient sur les dangers que présente la surpopulation mondiale. Voir par exemple (1946b, p. 298, 358).
4. Suzanne fait le même reproche à Jean dans *Mon gai royaume de Provence* (1933a, p. 100-109).

BIBLIOGRAPHIE

- CONSTANTIN-WEYER, Maurice (1921) *Vers l'Ouest*, Paris, La Renaissance du Livre, 251 p.
- (1924) *Manitoba*, Paris, Éditions Rieder, 134 p.
- (1925) *La Bourrasque*, Paris, Éditions Rieder, 249 p.
- (1927) *Cinq éclats de silex*, Paris, Éditions Rieder, 159 p.
- (1928) *Un homme se penche sur son passé*, Paris, Éditions Rieder, 228 p.
- (1929) *Clairière, récits du Canada*, Paris, Librairie Stock, 153 p.
- (1931) *Napoléon*, Paris, Éditions Rieder, 216 p.
- (1933a) *Mon gai royaume de Provence*, Paris, Éditions Rieder, 265 p.

- (1933b) *Une corde sur l'abîme*, Paris, Éditions Rieder, 253 p.
- (1934) *Un sourire dans la tempête*, Paris, Éditions Rieder, 241 p.
- (1936a) *La Demoiselle de la mort*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 253 p.
- (1936b) *Telle qu'elle était en son vivant*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 254 p.
- (1938) *La Nuit de Magdalena*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 253 p.
- (1946a) *Le Bar de San Miguel*, Paris, Éditions R. Simon, 202 p.
- (1946b) *La Chanson d'Ingrid*, Paris, Bernard Grasset, 364 p.
- FRÉMONT, Donatien (1932) *Sur le ranch de Constantin-Weyer*, Winnipeg, Éditions de la "Liberté", 152 p.
- FRIEDAN, Betty (1936) *The Feminine Mystique*, New York, Dell Publishing, 384 p.
- LE FRANC, Marie (1978), *Grand-Louis l'Innocent*, Sherbrooke, Naaman, 240p.
- MOTUT, Roger (1987) *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 187 p.